# Évocation des paysagistes belges et de leurs œuvres du 19<sup>ème</sup> siècle à l'aube du 21<sup>ème</sup> siècle

# Joseph De Gryse

Architecte-Paysagiste ABAJP, Urbaniste CUB, Bureau d'étude D+A International SA.

Il nous avait accueillis en nous disant : « Bienvenue à Gembloux, vous êtes ici chez vous ! ».

C'était en 1965. Georges Neuray avait organisé, depuis sa chaire d'horticulture, les premières rencontres sur le thème des espaces verts publics. Georges Messin, Guy Capart et votre serviteur étaient parmi les conférenciers. Les locaux ne sont plus les mêmes, les architectes ont rejoint les agronomes, la profession a évolué, des écoles nouvelles ont vu le jour et nous nous sentons, quarante ans plus tard, toujours chez nous!

Je tiens à dédier ma modeste contribution à Georges Neuray.

## 1. CONVERSATIONS PAYSAGÈRES 2004

Région européenne, carrefour où latins et germains se parlent, discutent et où au moins une demi-douzaine de gouvernements fédéral, régionaux et communautaires confirment un trop grand nombre de plans, brouillent les pistes, effacent les origines, imposent les limites juridiques et administratives, etc., conditionnent le paysage qui lui, comme l'air et le vent, n'a ni limites administratives, ni juridiques, ni politiques.

## 2. LE PAYSAGE NE CONNAÎT NI LIMITES ADMINISTRATIVES, NI JURIDIQUES, NI POLITIQUES.

Comment voulez-vous dès lors, que nous résumions le savoir, le savoir-faire et le savoir-être des professionnels francophones des 19ème et 20ème siècles, perdus dans ce dédale où limites et paysages se contredisent.

Ces professionnels appelés tantôt paysagistes, tantôt jardinistes, tantôt architectes de jardins, tantôt architectes paysagistes ou de paysage, etc. mais qui, une fois arrivés au sommet, prennent un malin plaisir à se faire appeler par leur prénom commun : jardinier.

Permettez-nous de vous rappeler que : les mots Jardin, Garden, Garten, Giardino, nous viennent des mêmes origines : un vieux mot germanique auquel fait référence également le mot néerlandais Gaard, et qui veut dire tenir, garder.

Jardin et Garder ont les mêmes origines; à la limite, ils sont synonymes.

Garder ensemble les plantes : jardin des plantes. Garder ensemble des animaux : jardin zoologique. Garder ensemble des enfants : jardin d'enfants ou garderie, ce qui suppose limites, clôture et contrôle par gardiennage ou gardien ou Gardenier, Gardener, Gartner, Garde ou Jardinier.

La peste d'eau, le prunier de Virginie, la renouée du Japon, l'écureuil de Corée, l'écrevisse américaine, la perruche à collier, la carpe, le *buddleia*, autant de sauvages ou subspontanés qui font partie intégrante de nos jardins, de notre environnement, de nos paysages, etc. et que ne nous pouvons pas « garder ».

Pour nous permettre de les contrôler quand même, nous essayons de les tenir ensemble en les « parquant », comme nous parquons les moutons, les hommes, les huîtres et les voitures.

La dimension se sent très bien quand on parle du parc, celui qui nous concerne.

Le parc dépasse l'échelle de l'environnement commun qu'est le jardin. C'est une des curiosités de notre vocabulaire de métier, l'un des plus anciens, l'un des plus beaux, des plus sensibles, etc.

Le mot « paysage » par contre a, lui, une autre origine : il est latin.

Ce terme très convoité est employé par tous ceux qui ne gardent pas mais re-gardent, regardent au delà des limites d'un territoire, au delà des limites d'un jardin, d'un parc, le paysage politique : c'est notre opinion plus celle des autres ; le paysage audiovisuel : c'est notre mode d'expression plus celui des autres, mais c'est aussi le mode d'expression des autres, mais pas sans le nôtre.

C'est notre espace plus celui des autres, c'est la scène plus celle d'après, c'est l'ensemble, ... l'ensemble des relations résultant des interactions homme, espace et temps, et, contrairement au jardin et au parc, le paysage n'a pas de limite.

Ne dit-on pas **mon** jardin et LE paysage. Le jardin, nous le créons, nous le possédons. Le paysage, nous le modifions, nous le partageons.

Mais le paysage reste : il est.







# 3. LE PAYSAGE EST LE CADRE DE VIE DE L'HOMME.

Comment voulez-vous que nous classions, hiérarchisions, tout ce petit monde imbriqué dans ce labyrinthe du paysage et du non-paysage.

Mettre celui qui organise finement 100 m² à côté de, comparer ou évaluer par rapport à l'autre qui s'occupe de 30000 hectares d'un seul coup, alors que tous deux influent sur le cadre de vie de l'homme, qui est et reste le paysage.

Paysage qui a pourtant parfois du mal à se mettre en place, qui traîne parfois un peu.

Pour ne citer qu'un exemple : le cas du Mont des Arts. Cette illustration prouve que le paysage et l'histoire ont quelque chose en commun : ensemble de périodes que l'on peut distinguer l'une de l'autre mais pas séparer.

À la limite, histoire et paysage sont synonymes.

Pour y voir quand même un peu plus clair, je vous propose de couper l'ensemble en tranches séparées par des dates liées à un événement marquant à la fois le crépuscule d'un parcours et l'aurore d'une période nouvelle.

La présentation ne sera donc pas vraiment scientifique, comme l'auraient fait Marie-Françoise Degembe ou Jean-Marie Bailly, nos historiens des Parcs et Jardins, dignes successeurs de Jean Pinet.

Je ne ferai donc pas de l'histoire, mais j'essayerai d'évoquer des situations en relation avec l'histoire, en passant par deux années-clés : 1935 et 1958.

Je vous propose par conséquent trois tranches: la première avant l'exposition universelle et internationale de 1935, la deuxième, la tranche de 1935 à 1958 et la troisième, après l'exposition universelle et internationale de 1958.





#### 3.1. Première période

Tout comme François 1<sup>er</sup>, qui attirait savants, concepteurs, artistes et paysagistes italiens dans le Val de Loire, Léopold II attire surtout dans la vallée de la Senne plusieurs concepteurs, en majorité français-francophones, mais aussi des allemands. Parmi ceux-ci, Frédéric Edouard Keilig, qui, après un mini-concours international interne au Cabinet du Roi, devient auteur de projet du Bois de la Cambre, parc unique de style paysager français-anglais, comprenant une référence à Daniel Defoë : l'île Robinson.



Le vendéen Emile Lainé et le parisien Jules Vacherot dessinent parcs et avenues qu'ils tracent non sans la participation active du Roi lui-même.

Citons:

**Vacherot** (1862-1925): le Mont des Arts et les cascatelles qui sont restés dans la mémoire des Bruxellois, le parc de Laeken.



**Lainé** (1863-1930): le parc du Musée Colonial à Tervuren (à la Française); le parc de Woluwé (paysagé à l'anglaise) et le parc de Forest (le style mixte, où les deux tendances se mêlent).

C'est la période où le tracé à la française se marie avec le tracé à l'anglaise. Poussé au sommet par Edouard André qui, tout en critiquant le manque de naturel des parcs à l'anglaise, est le promoteur de ce style particulier aux courbes et droites qui se marient dans l'espace.

Edouard André devient le patron du Service des promenades et des parcs de la ville de Paris et accueille en stage un certain Jules Buyssens, qui explosera littéralement chez nous aux alentours des années 1930.

Entretemps, tel autrefois Mansard à Versailles, architectes et jardiniers (souvent deux métiers sous une même casquette), travaillent en laissant des traces indélébiles, que ce soit sous la protection directe ou indirecte du Roi Léopold II, ou sans sa protection.

**Henri Beyaert** († 1884) : le Petit Sablon (nous étions si fier de montrer sa tête sur un billet de 100 francs aux visiteurs étrangers, il est le seul ayant dessiné des parcs et jardins à occuper une face d'un billet de banque).

**Eugène Dhuicque**, élève de Beyaert, et Jules-Gustave Janlet : le square Armand Steurs à Saint-Josse, devenu, peut-être par la force des choses, le premier jardin suspendu de Belgique.

**Emile-Edmond Galopin** († 1914): avec Besme, il travaille au Parc Josaphat à Schaerbeek.

**Alphonse Balat et Louis Fuchs** : le parc Léopold avec ses serres annonciatrices de celles de Laeken ; le jardin zoologique, première destination du parc Léopold.

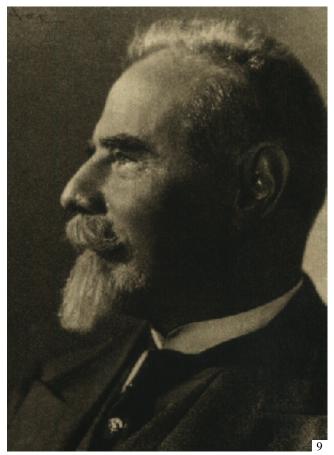
Louis-Martin Van der Swaelmen († 1929): fait bande à part et concrétise la deuxième révolution écologique, celle qui remet les villes à la campagne, (philosophie d'Howard) dont l'image parfaite reste son œuvre maîtresse: les cités jardins de Watermael-Boitsfort.

**Gédéon Bordiau** († 1904) et ses squares uniques, exceptionnels.

Et avant tout cela, au lendemain de notre indépendance (1853) le plan du parc de Mariemont par **Petersen**.

Et puis (enfin!) il y a **Jules Buyssens**, revenu de France, qui marque à la fois la fin de parcours des non-belges, arrive au sommet d'une évolution, dépasse le style mixte, s'en défait même et réinvente le style pittoresque. Il avait l'âme du peintre et du collectionneur: les collections dendrologiques faisaient partie intégrante de sa démarche.





Il devient en 1935 le président de l'ABAJ (Association Belge des Architectes de Jardins) et arrive au sommet de son art avec le parc d'Osseghem, qui s'inscrit dans la globalité de l'exposition universelle de 1935. Il déterre les pierres diestiennes et en fait de magistrales rocailles.

Entretemps, il aura dessiné les jardins de la villa Van Buuren, les jardins du château d'Ostemerée à Anthée, le parc Astrid, les abords de l'église de Jette, le jardin triangulaire du square Lorge et est très actif à l'étranger.





C'est le parc d'Osseghem et son théâtre de verdure, ainsi que l'allée royale pour y arriver libérant en passant une scénographie pittoresque, qui marque le début de l'école belge.

Il dépasse les limites des parcs et jardins, pratique l'art du lotissement et urbanise de son propre style plusieurs rues qu'il trace à Rhode-Saint-Genèse, entre autres.

Tout comme son maître Edouard André, il guide des stagiaires et des élèves, parmi lesquels ne manquent jamais à l'appel : Alfred Van Hout, Gallet (père), Dewit (père), et bien d'autres comme collaborateurs, tels que Nagels, Fritz et René Pechère, qui, le jour de 1958 où Buyssens nous quitte pour toujours, s'exprimait comme suit : « Il était exigeant, mais d'une manière douce : « huit heures pour travailler, huit heures pour dormir, que fais-tu donc du reste » me dit-il un jour, m'accordant tout aussi bien un repos de plusieurs jours peu après ».

Il avait la réputation d'être cher; il est mort pauvre.

Il a été en Belgique, le pionnier des jardins bien faits, bien exécutés, ne craignant pas de soigner dix ans un arbre pour l'utiliser au moment voulu, le faisant payer « un prix fou » disait-on, mais la moitié de ce qu'il lui avait coûté.

Je me vois devant l'étang du parc d'Osseghem, écoutant ses ordres (nous en étions au n° 75 de la journée).

Lui montrant l'index glissant sur le pouce pour lui dire que tout cela allait coûter au-delà de ce qu'on admettrait en haut-lieu. « On ne te demandera jamais, cinq ans après, le prix d'une dépense, mais on te demandera toujours pourquoi un travail n'a pas été parfaitement fait! ».

L'exposition de 1935 l'avait mis à bout et il souffrait depuis de bourdonnements d'oreilles qui ne l'ont plus quitté.

Jean-Marie Bailly, qui dirige la Fondation Jules Buyssens, en dit : « Le profil de Jules Buyssens est celui d'un créateur ».

Auteur des jardins de la haute bourgeoisie et de l'aristocratie belge d'avant la première guerre mondiale, créateur d'une Association et de sa revue, Jules Buyssens est à la fois jardinier, musicien, peintre et poète. Très jeune, il assume des responsabilités dans les « affaires de la cité » au travers de son poste d'Inspecteur des Plantations, des Parcs et Promenades à la Ville de Bruxelles, dans un service qu'il réorganise avec beaucoup de dynamisme et où il réalise plusieurs grands parcs publics.

Si l'on plonge dans ses années de formation, la matière révèle l'itinéraire des grands talents: son apprentissage auprès de plusieurs grands maîtres, et principalement chez Edouard André à Paris, et ses nombreux voyages, missions et études à l'étranger, font penser à une sorte de « tour du monde » d'un compagnon-jardinier.

Il faut ajouter à cela une dimension particulière : vers 1910, Jules Buyssens, architecte de jardins belge et bruxellois, inscrit ses réflexions, sa volonté de réformer les habitudes d'une petite société tournée vers la tradition soit française, soit anglaise, de deux styles abâtardis.

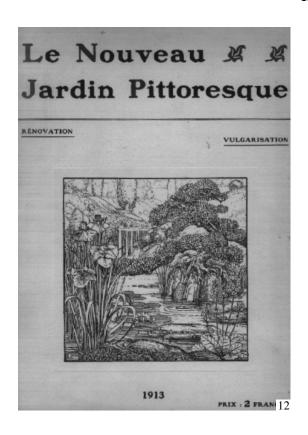
Un souffle de réforme le porte à préciser et communiquer ses principes par la voie de l'Association « Le Nouveau Jardin Pittoresque ».

Il se situe justement dans un des temps forts de la pensée et de la production architecturale en Belgique : c'est le temps des revues, des théories, où des architectes comme F. Bodson, animateur polémiste de la revue Tekhné, A. Pompe, son coéquipier, L. Van der Swaelmen, L. François, le jeune LH. De Koninck, vont s'attacher à bâtir un idéal du « home ».

Tout comme dans leurs programmes progressistes des cités sociales, ils veulent mettre le « home » à la portée des aspirations intimistes et qualitatives de la moyenne bourgeoisie et des professions libérales.

Jules Buyssens se glisse entre ces noms qui font le panorama de l'architecture moderne en Belgique et complète, semble-t-il, assez bien le profil de modernité artisanale intimiste, personnelle, dégagée des influences étrangères trop visibles.

Ce courant du Nouveau Jardin Pittoresque porta cette génération d'artistes à préciser l'identité d'une Ecole belge dans l'Art des Jardins, dont les influences



marquent encore aujourd'hui de nombreux jardins et espaces verts.

#### 3.2. Deuxième période

Entre 1935 et 1958, période entre coupée d'une méchante guerre, le paysagisme romantique s'estompe.

Guy Capart pense à verdoyer les terrils, il en est le pionnier tout comme la végétation qui y pousse.

Téléphore Dumonceau « hispanise » et « arabise » ses jardins.

René Latinne introduit les pièces d'eau aussi rectangulaires qu'une piscine, mais les végétalise.

Il n'y a toujours pas de diplômés de l'enseignement supérieur en matière de paysage et la Belgique attend. Mais ils sont déjà aux études. Ensuite, tout va très vite. **Mais entretemps, la charnière : 1958.** René Pechère n'avait pas 40 ans quand il lança l'idée d'une « entente organisée » et fédératrice entre paysagistes de différents pays.

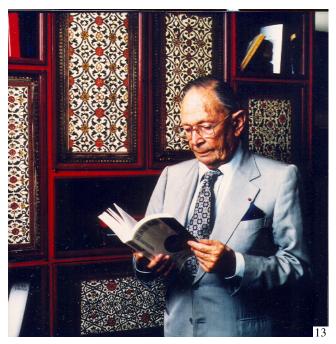
L'Association Belge des Architectes de Jardins avait alors atteint une vitesse de croisière, logique, pour une association d'un peu plus de dix ans d'âge.

Son idée devait aboutir à la naissance en Angleterre de la Fédération Internationale des Architectes Paysagistes. Nous sommes en 1948.

Rédigés de sa main, dans sa langue maternelle, les statuts faisaient de la langue française celle des paysagistes du monde entier.

Dix ans plus tard, nous sommes en 1958.

L'année même où Jules Buyssens quitte définitivement la scène de son théâtre de verdure du parc d'Osseghem, René Pechère enfonce les portes des cabinets politiques et ouvre toutes grandes celles des administrations pour y glisser trois mots : jardin, espace, vert. Il préside l'IFLA.



Son œuvre éphémère mais magistrale (l'exposition universelle de 1958) provoque l'engouement, l'engagement et le verdoiement des espaces publics.

Décrite pour la première fois dans « das Gartenamt », son idée-slogan d'une « croix verte » salvatrice, aide aux états et villes manquant d'espaces verts, ne fait que précéder de quelques instants l'idée, puis la création, du Plan Vert national.

**1968, dix ans de plus se sont écoulés.** Les diplômes des premiers gradués ont dix ans, son plan vert a atteint à son tour la vitesse de croisière.

C'est l'année où la latinité fait des vagues, fait tanguer les universités et chavirer les habitudes. Le monde bouge, la sociologie comprend, le fait interpelle, les mœurs changent.

René Pechère obtient le feu vert pour organiser le Congrès mondial des architectes-paysagistes de 1972, qu'il voit et veut à Bruxelles, et reçoit en un jour mémorable, les étudiants d'un état d'esprit nouveau.

## 3.3. Troisième période

#### La magie a joué: sa magie.

À l'image de l'académie de la Grèce antique, des jeunes vont participer à la construction d'un édifice, d'une philosophie, d'un savoir-être que René Pechère prépare



sur sept sujets, traités sept fois par sept groupes de travail assistés pour la première fois par sept étudiants, qu'il nomme « secrétaires » de section, tous étudiants des graduats en architecture de jardins et du paysage, dont il présida, dix ans plus tôt, les premiers jurys.

Il fait découvrir « Espaces Verts et Arts des jardins », l'association devenue symbole et institution.

Il dénonce la bataille entre le gazon et la voiture et, pour la première fois depuis le bombardement de Villeroi, la Grand'Place de Bruxelles est sans véhicule : pas de carrosses, pas de voitures! Les paysagistes de plus de cinquante pays s'y retrouvent, y discutent et y circulent à pied!

Nous sommes toujours en 1972. À l'image du labyrinthe du jardin Van Buuren, de son labyrinthe, où une porte qu'il voulait « de prison » s'ouvre, puis se referme sur vous, vous mettant en relation, vous opposant, tout en vous conduisant à la découverte des sept stations du cantique des cantiques, à l'image du labyrinthe donc, les sept sujets du Congrès mondial de Bruxelles ouvraient les portes au paysagisme universel.



Des portes qui, contrairement à celle du labyrinthe, ne se sont cependant jamais refermées, comme si le paysagisme était enfin sorti de l'espace où la loi de 1939 sur la protection du titre d'architecte l'avait emprisonné.

Nous le savons, il n'était pas écologue.

Nous nous rappelons les abords des pavillons du Congo à l'Expo 58 : il avait planté, sur le conseil d'Alfred Van Hout, pour faire « tropical », la renouée du Japon.

Les pavillons ne sont plus, la renouée est toujours là! Dans les zones urbaines, le parc-system « à la Boston » devient visible.

Van Hout conduit ses hommes d'une main de velours. André Nannan, Albert Bervaes, et Gilbert Gallet produisent de la verdure, aménagent à raison de cinq hectares par kilomètre courant, les paysages autoroutiers, des squares et des parcs sur les territoires de la Donation Royale.

Tout se précipite, les boutures faites, nos gradués essaiment (pour leurs stages obligatoires) en Hollande, en France, en Allemagne, en Suisse, dans le bassin méditerranéen, aux Amériques, reviennent au bercail. Pas tous. Beaucoup y sont restés, ou partent y professer, comme Christian Morsomme au Mexique.

Tout ce petit monde de nouveaux paysagistes change le visage de nos jardins et de nos parcs, on ne parle plus de style mixte, de jardins à la française ou de style anglais. Les jardins sont résolument contemporains bien que la buxomanie réapparaisse au détriment de la coniferomanie et de la dendromanie.

La Belgique-carrefour se concrétise dans les parcs, jardins et espaces verts. Les Van Parijs, Van den Eynde, Gilbert et autres Roobaert font du paysage urbain, comme Monsieur Jourdain sa prose, sans le savoir vraiment, en conduisant leur équipe de paysagistes et de jardiniers à raison de un par 1000 habitants.

La troisième révolution écologique aidant, Mireille De Coninck et Claude Feltz font du macro-paysage tout en le cwatupisant positivement.

La Charte du Paysage cède la place à la Convention Européenne du Paysage, Convention européenne du paysage qui précède la Constitution Européenne, comme la musique romantique n'a fait que succéder au romantisme paysagé.

La troisième révolution écologique, quoique navigant entre ambiguïté et raison, arrive.

Finis les gazons fins, vivent les prés sauvages!

Adieu le petit bassin de couleur californienne en béton, vive les mares « naturelles »!

Réussite pour le premier essai d'injection de vie en pleine ville : les parcs tronçons du maillage vert et bleu. Réussite, sauf une plainte déposée à la police communale par une habitante âgée, plainte déposée moins de deux ans après la réalisation de ce lien vert.

Trop de bruit au mois de mai : « les grenouilles font du boucan, je ne dors plus, Monsieur le Commissaire! ».

Il a suffi de lui dire que le bruit des grenouilles est au nord ce que le chant des cigales est au sud pour qu'elle révise sa position.

La ruralité s'était réinstallée en ville, la dame avait appris à transcrire le bruit en notes de musique.

#### 4. ET DEMAIN?

Venir vous pronostiquer, vous décrire le paysage du 21<sup>ème</sup> siècle !?! On peut rêver, comme nous l'avions fait en rédigeant en 1979 une Charte internationale du paysage, un quart de siècle avant la Convention Européenne du Paysage.

Bien sûr, la Charte disait que « le paysage est » (du verbe être, équivalent du verbe *to be*, le contraire de *not to be*); que « le paysage est le cadre de vie de l'homme », etc.

Vous décrire le paysage de demain?

Trop d'inconnues! Vraiment!

Alors que les chambardements, les mutations se rapprochent dans l'espace et dans le temps, se succèdent de plus en plus vite.

Avant: un siècle durait plusieurs centaines d'années.

Aujourd'hui : un siècle ne dure même pas plus d'une génération.

Demain : il n'y aura plus de siècle. Il n'y aura plus que des générations de plus en plus courtes, de plus en plus rapprochées, qui se chevauchent.

Quel sera alors l'état du paysage ?

Quel sera notre état d'âme, notre environnement, notre mémoire, notre miroir, notre paysage-miroir?

Le paysage sera-t-il boule de cristal?

La beauté sauvera-t-elle le monde ?

Le paysage sauvera-t-il l'Europe?

Alors, si vous le permettez, limitons-nous pour finir à quelques questions, à quelques constats, qui, le cas échéant, pourraient être présentés, voire servir de sujets aux épreuves du baccalauréat écrit, voire même être les titres ambigus de mémoires ou de thèses de nos nouveaux bacheliers ou de ces nouvelles maîtrises que font naître les accords de Bologne.

On se lance, on y va.

Sommes-nous dépassés par le paysage?

Nous introduisons dans nos lieux, dans le paysage, des éléments construits dont nous savons d'avance que la majorité des gens ne les accepteront en tant que tel que beaucoup plus tard, souvent hors contexte, voire en tant que fossile.

Il change vite, le paysage, physiquement plus vite que le mental de ceux qui sont à la base du changement.



Est-ce la peur du lendemain qui nous conditionne? La peur du paysage de demain? Peur qui s'installe, demeure et devient réflexe, du type « je repousse tout ce que je ne connais pas »? Alors que le paysage de demain se met en place la veille et qu'hier, c'est déjà demain!

Parfois les mêmes structures spatiales réapparaissent dix générations plus tard (1432 et 1661).





Que faire ? Restreindre, intervenir, purifier, tuer, détruire ?

Il n'y a pas que le climat qui change.

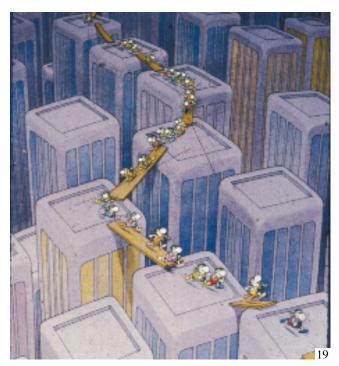
Et puis ... question : la mobilité et la disponibilité culturelles changent-elles le skyline et le paysage de nos villes ?

Quand l'homme projette sur son paysage urbain son état d'âme, ou la société ses états d'âme, le skyline change, s'adapte, se métamorphose.

Rassurant, les clochers et les tours des mairies et églises. Rassurant, les minarets qui s'ajoutent au paysage, au skyline préexistant. Et puis, l'angoisse de l'inconnu, ou le besoin des repères d'hier, le point d'appui et le besoin de se sécuriser. Rassurantes les petites boules de buis topiarisées, conditionnées, dominées. Rassurante la buxomanie. Rassurant le retour en ville des grenouilles et des couleuvres à collier.

Entre ambiguïté et raison, les paysages urbains et ruraux se modifient.

Plus haut, le maïs, plus petit, le blé, plus jaune, le colza, plus beau, les soleils, plus grandes les constructions, plus petits les arbres, plus larges, les routes, plus étroits, les trottoirs, les dimensions changent, l'homme aussi.







Et puis vient le temps de la récompense, l'espace de la jouissance. Quid des paysages de loisirs, pour nos 450 millions d'européens qui vont aller les uns chez les autres, se côtoyer, se croiser dans tous les sens, travailler plus, dépenser plus, se déplacer plus, se divertir jusqu'à la jouissance ?



Nos paysages de loisirs sont-ils à la hauteur de nos besoins ?

On n'y voit pas encore bien clair, à moins que l'inévitable pollution lumineuse ne nous éclaire, nous permette d'y voir plus clair, de mieux voir, nous maintienne éveillés en pensant à la vieille dame dont la sagesse lui a permis de vivre avec les grenouilles et de les écouter plutôt que de les entendre.

Quand le bruit devient musique, le paysage devient jardin. Voilà le champ d'action complexe amorcé depuis une petite génération par nos paysagistes contemporains qui répondent aux noms de Sirault, Joly, Boulanger, Landenne, Capart, Cieslak et bien d'autres.

#### 5. CHARTE DU PAYSAGE

#### 5.1. Base fondamentale

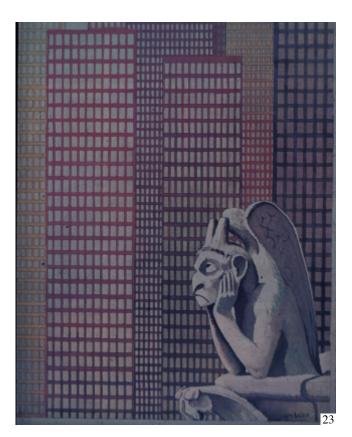
Le paysage ne connaît ni limites administratives, ni juridiques, ni politiques.

Le paysage est le cadre de la vie de l'homme.

#### 5.2. Priorités

Le paysage doit être le reflet de l'action de l'homme.

L'action de l'homme dans « son » paysage doit être la « maintenance » de la vie.



Le paysage doit permettre l'épanouissement de l'individu.

Il doit être le reflet du conscient et du spontané.

#### 5.3. Conservation

Le patrimoine des paysages « naturels » doit être répertorié, conservé et géré.

Le patrimoine des paysages « historiques » doit être répertorié, conservé et géré.

#### **5.4.** Paysage / Homme

Le paysage doit être l'image de la maîtrise de l'aménagement sécurisant.

Le paysage doit être le reflet de ses habitantsoccupants, donc être authentique.

Le paysage doit favoriser la communication et impliquer la participation.

Le paysage-temps-environnement doit être à la fois le reflet de la liberté et de la contrainte, où l'intérêt collectif l'emporte sur l'intérêt privé.

# Références, crédit photos et images ayant servi à l'exposé

Photos D+A International S.A.: 1, 3, 7, 8, 10, 11, 17, 18, 19, 20, 21, 23

Le livre d'or de l'Exposition 1935 : 4

Cartes postales de l'Exposition universelle et internationale 1958 : « Egicarte » : 5

J. d'Osta. *Bruxelles d'hier et d'ajourd'hui*. Rossel, 2

Archives de la Fondation Buyssens (Landscape Institute a.s.b.l.) : 9, 12

Les jardins de René Pechère - Ed. A.A.M.: 14, 15 Asterix, Le Tour de Gaule (Uderzo): 16 Quick et Flupke, Hergé: 22